

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. Costume en velours pour petit garçon ou petite fille. — Il se compose d'un long paletot, découpé du bas en forme de languettes ou créneaux, qui sont remplis de galons et boutons. Le devant est un plastron sur lequel le bord du paletot s'écarte un peu; des brandebourgs avec boutons garnissent les deux côtés. Dans le bas du paletot, il y a une toute petite jupe plissée, fixée au-dessus des créneaux. — Les petits garçons portent ce costume jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans.

N° 2 et 3. Costume de fillette, représenté devant et dos. — Il est en cachemire et faille. Le devant est un long plastron-gilet sur lequel se fixe le bord du costume, avec un petit dépassant en soie; le bas est retourné pour former une sorte de revers. Le dos descend tout droit jusqu'au bas du costume, sans pli ni jupe rapportée, laquelle jupe n'existe que sur les côtés et sur le devant. L'ornement de ce costume se compose d'une pièce garnie de faille, qui forme comme une grande et énorme poche garnissant tout le côté de la robe au-dessus du volant ou jupe plissée. Derrière, il y a un nœud de ruban posé très-bas.

N° 4. Costume en velours noir pour garçon de 7 à 8 ans. — Pantalon resserré au genou. Veston-blouse boutonné devant et serré à la taille par une ceinture en cuir fauve. (Voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 5. Costume de petite fille. — Robe-paletot terminée tout autour par une jupe plissée à plis plats; une large ceinture entoure l'enfant et se noue derrière. Grand col et manchettes en guipure.

N° 6. Garçon de 8 à 9 ans. — Costume composé d'un pantalon court avec gilet et jaquette de même étoffe. On fait ce costume en drap ou en velours. — Pour les patrons, voir la feuille des modèles imprimés.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Garçon de 5 à 6 ans. — Costume d'Écossais. — Jupe en tartan léger vert foncé à carreaux rouges, plissée tout autour. — Veste ronde en vert foncé ou en velours noir, fermée par un seul bouton carré doré; col à grand revers, liséré de faille rouge, poche et bas de manche, même style, lisérés et bouton à la pointe. — Petit gilet vert, fermé tout du long. — Sac en fourrure posé au bas. — Petits souliers lacés. — (Voir la feuille imprimée pour les patrons de ce costume.)

Garçon de 3 ans. — Robe en vigogne d'été gris cendre, plate devant et plissée derrière. — Paletot pareil, liséré partout de faille grenat, fermé par une double rangée de boutons grenat. — Poche, parement et col lisérés; boutons pareils. —

Garçon de 4 ans. — Robe plissée derrière, plate devant, en popeline bleu pâle. — Paletot en armure gris fer; les coutures sont ornées de petits revers en faille cloués de boutons dorés. — Col marin et parements en faille.

Garçon de 2 ans. — Costume en cachemire, garni d'une bande brodée à l'anglaise. — Robe anglaise. — Paletot avec gilet boutonné tout du long. — Les revers garde-française du paletot sont encadrés de

broderie ainsi que le parement de la manche; une patte est posée à la taille.

Garçon de 5 à 6 ans. — Costume en tissu de laine bagnos. — Jaquette plissée derrière, serrée à la taille par une ceinture d'étoffe boutonnée; trois pattes lisérées, piquées d'un bouton de nacre à la pointe, sont posées sur chaque côté. — Col et parement de manche lisérés. — Pantalon court, orné de boutons sur le côté (Voir la feuille des patrons imprimés pour les patrons de ce costume.)

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N°s 1, 2, 3. — Veste de petit garçon pour le costume représenté, première figurine de la gravure noire, sur la dernière page du journal. — Le devant est arrondi et s'ouvre du bas sur le gilet; le dos est ajusté par une seule couture dans le milieu; la manche, droite, est sans revers.

N°s 4 et 5. — Gilet pour le costume écossais. — Le dos est en percaline et le devant assorti à l'étoffe du costume.

N°s 6, 7 et 8. — Blouse-redingote pour le costume de garçon représenté sur la dernière figure de la gravure noire. — Le devant tombe droit comme une blouse russe, tandis que le dos est une sorte de redingote, avec petite jupe plissée rapportée juste au milieu. Nous ne donnons pas le patron de cette petite jupe, qui se compose tout simplement d'une bande droite, plissée à plis plats, et venant de chaque côté se coudre au bord des devants.

N°s 9 et 10. — Pantalon court, pour la blouse-redingote. — Le côté du devant est un peu plus étroit que le dos: il doit descendre au-dessous du genou; des galons entourent le bas et remontent un peu le long de la couture.

N°s 11 et 12. — Veston-blouse en velours noir, pour le costume de garçon, sur la quatrième figurine de la gravure coloriée. — C'est une sorte de paletot-sac sans couture derrière et se resserrant à la taille avec une ceinture. Le haut est garni d'un grand collet revers.

N° 13. — Manche pour ce veston, et servant aussi pour l'autre vêtement de garçon donné sur cette feuille.

N° 14. — Devant et dos du pantalon pour accompagner le veston-blouse. — Ces deux pièces sont de même forme dans le bas; la différence existe du haut seulement, c'est-à-dire que le devant est moins large; le bas de la jambe rentre dans des guêtres ou jambières.

N°s 15, 16 et 17. — Patron de jaquette pour le costume de garçon représenté sur la sixième figurine de la gravure coloriée.

N°s 18 et 19. — Patron du gilet pareil au veston.

N° 20. — Devant et dos du pantalon allant avec la jaquette.

N° 21. — Alphabet vénitien se brodant au passé, destiné pour choisir les initiales à broder sur le buvard représenté sur la petite planche bleue, expliquée à la dernière page du journal.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr. 50 c. en un mandat de poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

LE MÉDECIN DE JEANNE

(Suite)

Le lendemain étant un dimanche, madame Duplessis avait décidé que les petites amies iraient passer une partie de la journée en plein village, chez la mère de Clémence, qu'il était convenable de ne pas priver complètement de sa plus jeune fille.

Aidée par sa femme de chambre, elle avait, depuis deux jours, confectionné des vêtements neufs appropriés à la nouvelle condition de sa jeune pensionnaire. On lui fit mettre la plus simple de ses robes, afin qu'elle pût s'ébattre en pleine liberté sous le toit paternel.

On avait pris la même précaution pour Jeanne.

Si l'habitation de madame Duplessis avait émerveillé Clémence, son amie ne fut pas moins contente de se trouver en pleine paysannerie.

La mère de Clémence, heureuse de voir les deux petites amies faire irruption chez elle, leur avait immédiatement livré toute sa maison, après avoir appelé tous ses enfants pour leur en faire les honneurs.

Des deux côtés la joie était grande.

On avait pris, en quelque sorte, la maison d'assaut. Les rires entremêlés de cris éclataient de tous les côtés à la fois ; on se poursuivait dans l'escalier après avoir gambadé dans la cour ; on se cachait dans le grenier, on dansait sur la paille, on se hélait par les fenêtres, on montait sur l'âne, et Pierre, qui n'avait que cette manière de se distinguer, avait recommencé ses imitations, de manière à tromper le baudet lui-même, lequel regardait autour

de lui, très-étonné de n'y pas voir un de ses semblables.

Jeanne avait montré à Clémence ses oiseaux rares et ses fleurs exotiques, celle-ci lui fit, à son tour, admirer sa vache, ses poules, ses poussins et son coq. Elle lui fit voir ensuite un jeune tonquin qui s'engraissait tranquillement dans sa bauge, lui faisant observer qu'il était très-bien venant, grâce à de la bouillie d'orge et à des pommes de terre délayées dans de l'eau de vaisselle excellente qui provenait d'une grosse maison bourgeoise. Il était certain, disait-elle, qu'il serait gras à point aux environs de Noël, et qu'on en ferait de très-bon lard, des boudins, et aussi des crépinettes très-déliées.

Elle lui montra un gros tas de blé, une grande cuve où l'on faisait le vin, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à voir chez un cultivateur.

Un peu avant l'heure du dîner, madame Duplessis vint pour reprendre les deux fillettes.

On avait apporté, de sa part, un gros paquet de linge et de vêtements qu'elle pria la mère de Clémence de vouloir bien accepter pour ses enfants.

Puis, interrompant la paysanne qui avait commencé un remerciement, elle lui remit plusieurs livrets de la Caisse d'épargne qui portaient, à l'avoir de chacun de ses enfants, une somme de cent francs qu'ils ne pourraient toucher qu'à leur majorité, capital et intérêts.

Comme question d'avenir, cela leur ménageait un commencement de fortune.

L'émotion de la pauvre paysanne était si forte qu'elle ne pouvait trouver un mot pour l'exprimer.

— Ah ! madame, lui dit-elle dès que la

voix lui revînt, mais vous êtes le bon Dieu pour nous.

— Un bien petit bon Dieu, répondit madame Duplessis en souriant.

— Si, madame, vous êtes très-bonne.

— Alors, soyez-le de même, et laissez-moi Clémence pour tout le temps que nous passerons à la campagne ; ma fille et moi nous en aurons le plus grand soin ; de plus nous lui apprendrons à lire, à écrire... et à coudre mieux qu'elle ne l'a su jusqu'ici.

— Tout ce que vous voudrez, madame.

Clémence, qui avait embrassé très-affectueusement tous les siens, repartit avec Jeanne et madame Duplessis.

Les deux petites filles trottaient devant.

La famille de Clémence, qui s'était rassemblée sur le seuil, les regarda s'éloigner, attendant qu'elles eussent gagné le détour de la rue pour échanger un dernier salut.

Jeanne était bien dûment en possession de sa compagne, et son bonheur était grand.

— Maintenant que votre maman l'a permis, nous voilà certaines de pouvoir jouer et travailler tout l'été ensemble ; j'en suis bien contente.

— Et moi aussi, répondit Clémence.

Ces beaux projets furent réalisés pendant la belle saison : on jouait au jardin ; on lisait et on écrivait à l'intérieur pendant les grandes chaleurs, pour éviter les insulations fort dangereuses à tous les âges. Puis l'on habillait et l'on déshabillait une poupée si grande, qu'elle était presque de la taille de ses jeunes maîtresses. On lui taillait des robes et des manteaux. On lui faisait des chapeaux, on lui tricotait des bas, on lui confectionnait des chemises et des mouchoirs.

On alla jusqu'à lui faire un trousseau complet, pour le cas où elle trouverait à se marier ; seulement on prit la sage précaution de faire tout cela un peu large, afin de

lui laisser la faculté de grandir en attendant ce bienheureux jour.

Le médecin avait ordonné des bains de rivière à Jeanne, et madame Duplessis en profita pour faire donner des leçons de natation aux deux petites amies qui, au bout d'un mois, traversaient leur bain en nageant côte à côte comme une paire de goujons.

VII

Clémence et Jeanne étaient devenues inséparables ; mais cette existence, très-attractive pour elles, allait bientôt finir.

Les beaux jours s'étaient écoulés un à un pour faire place à l'automne, et les Parisiens songeaient tous à retourner à Paris pour y passer l'hiver.

La nouvelle d'un prochain départ attrista subitement les deux enfants.

Madame Duplessis, qui aimait beaucoup Clémence et lui était reconnaissante d'avoir aidé à la complète guérison de sa fille, voulut adoucir ses regrets dans la limite du possible.

Elle imagina donc de donner une fête à laquelle furent invités les frères et les sœurs de la petite paysanne.

Au jour et à l'heure convenus, on vit arriver la petite bande dans ses plus beaux habits.

Tous avaient été peignés, lavés et brossés à outrance.

Ils reluisaient comme des sous neufs. Leur pauvre mère avait dû se mettre sur les dents, pour obtenir un si beau résultat.

Pierre avait imité l'âne, pour annoncer leur arrivée ; un singulier amour-propre qu'il avait là.

Jeanne et Clémence, devinant le signal, étaient allées aussitôt les recevoir, en tenant par la main leur grande poupée.

On devine que la rencontre des deux groupes fut aussi bruyante, aussi gaie que

possible, et que le repas qui suivit, présidé par Jeanne transformée pour la circonstance en maîtresse de maison, fut encore plus animé.

Madame Duplessis, pour ne point les intimider par sa présence, les surveillait par un petit vasistas qui, sans qu'on s'en aperçût, s'entrebâillait de temps en temps.

A l'exception de Jeanne et de Clémence qui maintenant se tenaient et mangeaient comme les enfants bien élevés, les autres expédiaient leur nourriture assez goulûment, ne se servant que de leurs doigts en guise de fourchettes. Ils buvaient avec des lèvres grasses, et se barbouillaient le visage, du menton à la racine des cheveux, sans préjudice des taches faites à leurs vêtements.

Le dessert expédié avec la même franchise que le reste, la troupe se répandit dans le jardin pour se livrer à toutes sortes de jeux ; mais cette fois sous la direction de madame Duplessis.

On courut en se tenant à la queue leu-leu, on joua à la balle, au ballon, au cerceau, enfin à tous les jeux d'action qui, à cette époque déjà froide de l'année, ne pouvaient offrir de danger pour personne.

La nuit n'était pas éloignée, madame Duplessis congédia ses jeunes hôtes, en leur remettant un panier rigoureusement fermé qu'ils ne devaient ouvrir qu'en présence de leur mère.

Ce panier contenait un gâteau d'amandes et une notable quantité de petits fours.

Quant à Clémence, on remit au lendemain pour la reconduire chez ses parents.

Mais le lendemain, lorsque madame Duplessis monta dans la chambre des petites, elle les trouva toutes deux les yeux remplis de larmes.

— Qu'avez-vous donc mes enfants ?

Jeanne et Clémence gardèrent le silence.

— Eh bien ! vous ne me répondez pas ?

— Maman ! maman ! je ne voudrais pas me séparer de Clémence.

— Mais, ma chère fille, il nous faudrait l'autorisation de ses parents pour cela, et il n'est pas certain qu'ils consentent, à leur tour, à se séparer d'elle.

— Nous irons tous ensemble le leur demander, et nous les prierons si bien...

— Sans doute... Mais d'abord Clémence y consent-elle?... car elle n'a pas encore dit un mot.

— Oui ! oui, madame, répondit alors la petite fille.

— Eh bien ! nous verrons cela aujourd'hui, et, si personne ne s'y oppose, nous ferons, ton père et moi, absolument comme les autres.

— En attendant, venez toutes deux m'embrasser.

Cette grosse affaire était de celles qui peuvent toujours s'arranger, et elle s'arrangea dès les premières paroles.

Madame Duplessis avait été au-devant de toutes les objections qu'on aurait pu lui faire, en promettant de donner, au moins une fois par semaine et très-régulièrement, des nouvelles de Clémence, et enfin de l'amener chaque mois à ses parents. Cela serait d'ailleurs une excellente occasion, pour elle et Monsieur Duplessis, de surveiller le remaniement de leur jardin auquel on devait prochainement travailler. En ce qui concernait l'instruction de la petite fille, on pouvait être assuré qu'elle ne serait pas négligée.

Toutes ces choses avaient été dites, proposées et acceptées de si bonne grâce, qu'il n'y eut de part et d'autre pas l'ombre d'un chagrin dans cette séparation momentanée.

GEORGES FATH.

FIN

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi Dagobert allait manger dans la rue.

Un jeune garçon de quatorze à quinze ans, revêtu d'une veste et d'un pantalon en toile bleue, entra dans l'une des maisons de la rue Saint-André-des-Arts.

Arrivé à la première marche d'un escalier en tire-bouchon, il se mit en devoir de le gravir. Après une longue ascension, il s'arrêta au cinquième étage, sur un palier qui recevait le jour par une petite lucarne ronde donnant sur un vaste horizon de cheminées fumantes et de tuyaux en fer battu affectant des formes bizarres.

L'enfant ouvrit une petite porte et entra avec précaution dans une mansarde à l'aspect misérable, malgré la grande propreté qui y régnait.

Près de l'unique fenêtre de cette mansarde, une femme d'environ trente-cinq ans travaillait devant une petite table encombrée de fil de fer et de tous les matériaux qui constituent la fabrication des fleurs artificielles.

Madame Louise Clerval vivait de l'état de fleuriste.

Elle était native du Havre, où elle avait épousé un capitaine au long cours.

Mais, depuis six ans, elle ne savait ce qu'était devenu son mari, parti pour un long voyage en Océanie. Évidemment, le capitaine avait péri dans un naufrage, ainsi que tout son équipage.

Se croyant veuve et par conséquent obligée de travailler, elle rassembla ses dernières économies et vint à Paris avec ses deux enfants, dans le logement où nous la trouvons à l'époque de ce récit.

Le nouvel arrivant, qui était le fils de madame de Clerval, et qui ne gagnait guère plus de cinquante francs par mois comme apprenti menuisier, referma la porte et s'approcha de sa mère.

— C'est toi, Julien, — fit la fleuriste, — il me semble que tu rentres de meilleure heure aujourd'hui.

— Le travail ne donne pas fort depuis quelques jours ! Mais, ma sœur, comment est-elle ?

— Elle dort, la chère enfant !

— Maman, comme tu dis cela... qu'as-tu donc ? tu sembles plus inquiète qu'à l'ordinaire : l'état d'Émilie se serait-il aggravé ?

— Non, mais aujourd'hui j'ai été prise d'une sorte d'inquiétude et j'ai été chercher un médecin.

— Et, que t'a-t-il dit ?

— Il m'a dit que notre Émilie avait tout simplement une maladie de langueur, et qu'il était aisé de la guérir !

— Alors, interrompit joyeusement Julien, je ne comprends pas ta tristesse, lorsqu'il y a tout lieu de se réjouir.

— Sans doute ; mais ce qui serait peu de chose à faire pour beaucoup de gens, est bien difficile pour nous !

— Qu'a donc dit le médecin ?

— Il a dit qu'avec l'air de la campagne, de bon vin rouge et de la viande rôtie, les forces reviendraient rapidement à Émilie ! Mais il a oublié de dire qu'il faudrait de l'argent !

Madame Clerval venait d'abandonner son ouvrage ; elle essuya furtivement deux larmes qui glissaient sur ses joues.

Ici, la fleuriste fut interrompue par trois petits coups secs frappés contre la porte.

Toc, toc, toc.

Elle ne répondit pas, de crainte d'éveil-

ler Émilie, et, pendant que Julien allait ouvrir, elle sécha ses larmes.

La porte, en s'ouvrant, laissa voir un petit homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants et à la barbe soigneusement rasée.

Ce petit homme n'était autre que le concierge de la maison : Gabriel Bobillard.

Bobillard gagnait en rotondité ce qu'il perdait en hauteur. Ses yeux, proéminents comme ceux d'une dorade, son nez court et relevé à son extrémité, sa bouche énorme, son menton à peine dessiné, dénotaient en lui plus de bonté que d'esprit naturel.

— C'est moi, dit-il, ne vous dérangez pas. En venant porter une lettre à vos voisins d'en face, j'ai trouvé bon de venir vous annoncer le retour de votre ami à quatre pattes, je veux dire Dagobert.

En même temps, un grand chien barbet se précipita dans la mansarde, et courut en bondissant et en aboyant de joie.

Ce vacarme réveilla la petite malade.

— Tiens ! c'est Dagobert, fit-elle ; bonjour ! Dagobert ! mais où étais-tu donc ? Je te croyais perdu... voilà trois jours que nous ne t'avons vu.

Dagobert, qui n'avait pas plus de deux ans, était d'une maigreur terrifiante. Le pauvre animal se ressentait de la misère de ses maîtres ! Il semblait même comprendre qu'il était à charge pour eux ; aussi avait-il pris l'habitude de ne rien manger chez lui, et quand, par hasard, Julien lui présentait un morceau de nourriture, il se contentait de lécher la main prodigue, regardait tristement du côté de la petite malade, puis allait se coucher dans un coin de la mansarde, avec l'air de dire : « Ne me gênez pas tant ! gardez cela pour Émilie. »

Voilà pourquoi le brave animal disparaissait soudain pour ne reparaitre que deux ou trois jours plus tard. Il allait ainsi

chercher sa vie on ne sait où, sans doute dans les rues et autour du marché voisin. Puis, quand il avait satisfait sa faim, il revenait à la mansarde égayer la petite malade et tenir compagnie à la fleuriste.

— Monsieur Bobillard, dit madame Clerval, je vous suis vraiment reconnaissante de la peine que vous avez prise de nous ramener Dagobert. Vous l'avez peut-être trouvé loin d'ici ? Entrez donc.

Le concierge entra en tortillant dans ses grosses mains son bonnet de velours noir.

Julien referma la porte, puis présenta une chaise à demi dépaillée à l'obligeant petit homme qui la prit et s'assit.

— Pour lors, madame Clerval, dit-il, voici la chose en deux mots : d'abord, vous n'ignorez pas que je suis garçon de bureau dans une grande administration située rue Lafayette, de l'autre côté de l'eau.

— En effet, je sais cela, vous avez bien voulu nous le dire plusieurs fois.

— Tout à l'heure, je suis rentré dans ma loge comme d'habitude, après avoir terminé mon service dans le bureau confié à mes soins. Au moment où je débouchais du Pont-Neuf, arrive un chien qui me saute sur le dos, en aboyant et en gambadant comme un diable. Je reconnus Dagobert crotté d'une façon épouvantable... d'ailleurs, vous pouvez en juger... Le reste, vous le devinez... Dagobert et moi marchâmes côte à côte comme deux amis, et nous voilà.

— Madame Bobillard a dû être bien étonnée en vous voyant revenir ainsi ?

— Mon Dieu, non ; Angélique n'a rien dit... d'autant plus qu'il n'est pas extraordinaire de voir un concierge rentrer en compagnie de l'un de ses locataires.

Émilie, que l'arrivée du concierge avait éveillée, regardait ce dernier et semblait prendre plaisir à l'entendre parler du barbet.

— N'est-ce pas qu'il est bien gentil ? interrogea-t-elle.

— S'il est gentil !... je le crois bien !... assura le brave homme en s'efforçant d'effacer de son paletot les marques des pattes de l'animal ; il est même impossible de voir un chien plus gentil... et puis avec cela... tellement spirituel que l'on croirait qu'il comprend tout ce qu'on lui dit... Mais, il me semble que vous parlez plus facilement ! Vous êtes mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, grâce à maman et à mon frère, qui m'ont acheté une belle couverture de laine... Seulement, je voudrais bien manger davantage. Mais il paraît que cela me ferait mal ; je suis encore trop faible.

A ces mots, la fleuriste frissonna de la tête aux pieds.

— Non, tu n'es pas trop faible pour manger... tu auras du bouillon, du vin et de la viande... le docteur a recommandé cela...

Mais, soudain, la malheureuse mère s'interrompt ; elle comprit qu'il y avait là un témoin de sa douleur.

— Hum !... hum !... excusez-moi, madame, fit le concierge en se levant, je crois... je suis certain que ma femme m'appelle... Excusez-moi.

Ce disant, Bobillard ouvrit la porte et sortit vivement.

— Choux blanc !... murmura-t-il quand il fut au bas de l'escalier ; je comprends pourquoi la petite est si longtemps à se rétablir, et pourquoi Dagobert va manger dans la rue. Je comprends tout maintenant ; mais il va falloir y mettre ordre. Choux blanc, comme cet autre l'a dit, on n'est qu'un concierge, sans doute, mais enfin, on peut toujours aider un plus pauvre que soi. Le tout est de savoir s'y prendre.

CHAPITRE II

L'anniversaire de naissance de Gabriel Bobillard.

En descendant l'escalier, Bobillard avait les yeux humides, et, en entrant dans la loge, deux larmes brillaient encore sur ses paupières.

— Eh bien ! Gabriel !... qu'as-tu donc ? lui demanda sa femme qui venait d'allumer la lampe et de la poser sur la table. Tu es tout chose, mon pauvre ami ! vraiment, on dirait que tu as pleuré ?

— Pleurer ! fit le concierge avec dédain ; allons donc, Angélique, est-ce qu'un homme comme moi pleure ! c'est bon pour vous, faibles femmes, de pleurer ; mais moi... fi donc ! moi qui aurais pu être militaire si je n'avais tiré un bon numéro. Ce qui fait que j'ai les yeux un peu rouges, vois-tu, c'est que... c'est qu'il vient de m'entrer sous la paupière, je ne sais plus laquelle, un grain de poussière produit par l'humidité !

— Si ce n'est que cela, me voilà complètement rassurée... Je vais te servir la soupe.

— Comme tu dis, Angélique. Hum, hum... satanée poussière... voilà qu'à présent il vient de m'en entrer un grain dans l'autre œil.

Et le gros concierge prit son mouchoir, se frotta vigoureusement les yeux, puis s'attabla et commença à manger silencieusement sa soupe.

— Eh bien, Gabriel, comment la trouves-tu ?... interrogea madame Bobillard, avec un orgueil de bonne cuisinière, qui sait de quoi elle est capable.

Le concierge hocha gravement la tête... il pensait aux pauvres locataires de la mansarde.

— Hélas ! répondit-il d'une voix sourde, je la trouve bien maigre ! bien chétive !

Madame Bobillard bondit à plusieurs centimètres du plancher, et faillit avaler la cuiller qu'elle portait à sa bouche, afin de goûter le bouillon une dixième fois.

— Que dis-tu!... s'exclama-t-elle.

— Je dis qu'elle ne s'en relèvera jamais!

— Voilà comment tu me remercies! moi qui suis autour de la marmite depuis ce matin.

Ici, madame Bobillard fut interrompue par une personne qui ouvrit la porte de la loge et demanda monsieur Burdon.

— Ce n'est pas ici, répondit Gabriel Bobillard.

— Monsieur, ne vous en allez pas!... mon mari se trompe;... prenez le premier escalier à droite, et à l'entre-sol, la porte en face.

Le monsieur sortit.

— Hélas! mon homme, qu'as-tu donc!... fit la concierge en joignant les mains et en regardant son mari avec effroi. Comment! depuis plus de quinze ans que nous sommes ici, tu ne sais pas encore que monsieur Burdon est notre propriétaire?...

— Tiens, c'est vrai!... Mais, vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir pour cela. Si tu savais comme ce que je viens de voir est triste!...

La concierge s'assit précipitamment de l'autre côté de la table.

— Enfin!... fit-elle avec un bruyant soupir; tu vas donc m'expliquer ce qui t'a rendu comme ça.

— Oui, Angélique; écoute-moi avec attention.

Il y eut un long silence.

— Eh bien?... interrogea avec anxiété madame Bobillard.

— Tu connais madame Clerval, notre locataire du cinquième, la porte à droite?

— Si je la connais? c'est la meilleure locataire qu'il soit possible de voir;...

jamais elle ne nous fait tirer le cordon.

— Eh bien, sa petite fille, qui est gentille comme les amours, se meurt!

— Qu'a-t-elle donc, cette chère enfant?

Gabriel Bobillard se leva à demi en appuyant ses deux mains sur la table, regarda derrière lui comme s'il eût craint qu'un inconnu se fût trouvé là, et d'une voix à peine intelligible :

— Angélique, murmura-t-il, la fille de madame Clerval n'a pas sa suffisance de nourriture.

Madame Bobillard devint pâle comme un spectre.

— Pauvres gens... en voilà qui n'ont jamais été heureux...

— C'est ce que je pensais aussi.

— Oui, mon homme, tu as raison, je te pardonne d'avoir dit des sottises à ma soupe. Ah! mais sais-tu que les Clerval ne sont pas les premiers venus pour nous : sans cette chère fleuriste, qui travaille nuit et jour, notre fils serait mort au lieu d'être caporal... Ce choléra qu'il eut, voilà de cela huit ans, l'aurait infailliblement emporté sans le remède divin qu'elle lui fit prendre; notre cher Alexis était condamné par les docteurs... Dis-donc, ouvre la porte, cette fumée fait mal aux yeux.

Ce disant, la concierge prit dans l'une de ses poches un énorme mouchoir à carreaux, et s'en cacha le visage.

— Ma femme, il n'y a pas de fumée ici;... ce n'est pas cela qui te fait pleurer.

— Et toi, Gabriel, ce n'est pas la poussière qui te gonfle les paupières.

— C'est vrai, Angélique; je mentais!

Et, d'un commun accord, les concierges se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Sans la mère de cette petite, à présent, nous n'aurions point d'enfant.

— Oui, sans elle, notre fils ne serait plus de ce monde;... il ne nous écrirait pas

comme il le fait, le premier de chaque mois.

— Eh bien, Gabriel?...

— Eh bien, Angélique? tu ne sais pas ce que le médecin a dit à madame Clerval?

— Comment le saurais-je?

— C'est juste. Ce qu'il faut à la petite Émilie, c'est du bouillon, de la viande saignante, et le grand air. Seulement, nos chers et bons locataires sont sans le sou; et dame,... quand on n'a pas d'argent...

— Bon, bon! Gabriel, la petite aura tout de même ce que le docteur a dit. Tu comprends?...

— Oui, je comprends. Mais, comment faire? ... Madame Clerval est fière dans sa misère.

— Il faut tâcher que ce soit elle qui nous rende service en acceptant.

— Comment faire?...

— Cherchons; c'est en cherchant que l'on trouve.

— Alors, cherchons.

Les deux époux se mirent à manger lentement leur soupe, s'arrêtant de temps en temps pour réfléchir avec plus de facilité.

Madame Angélique Bobillard était grande et maigre autant que son mari était petit et replet. Son visage ridé et aux contours anguleux lui donnait un air quelque peu maussade, mais, en la regardant bien, on devinait en elle un véritable fond de bonté.

— Angélique, dit tout à coup Bobillard, j'ai trouvé!

— Et qu'as-tu trouvé?

— On peut envoyer un petit paquet à l'adresse de madame Clerval, sans dire de la part de qui.

— Cela n'est pas raisonnable, crois-moi; trouvons autre chose.

— Si on lui disait que c'est de la part

de notre fils? Il me semble que de cette façon...

— Allons, bon... Ma parole, tu n'as pas pour cinq centimes de tact! Réfléchis tout bas, au moins, pour me laisser chercher tranquillement.

Le gros concierge poussa un profond soupir.

Au bout de quelques minutes, ce fut au tour de madame Bobillard de s'écrier : J'ai trouvé!

— C'est demain le 15, n'est-ce pas, Gabriel?

— En effet, Angélique, tu ne te trompes pas; même que c'est aujourd'hui le 14.

— Bien entendu..... Et c'est un 15 juin que tu es né?

— Certainement; c'est bien le 15 du mois de juin, tu me l'as toujours dit.

— Demain tu entreras donc dans ta cinquante-sixième année.

— Ah! dame, je ne suis plus jeune. Cependant, grâce à Dieu, je possède encore une bonne santé. Mais je ne devine pas ce que l'anniversaire de ma naissance et la famille Clerval peuvent avoir à faire ensemble.

— Un anniversaire de naissance est une fête à laquelle on peut inviter ses meilleurs amis.

— J'y suis! On invite ses meilleurs amis, et, comme nos meilleurs amis sont les Clerval..... Ah! vive ma cinquante-sixième année!... Quel repas!...

— Mais, interrompit madame Bobillard, notre loge est trop petite.

— Diable! au fait, elle est bien petite, notre loge; quel malheur!

— Au contraire, dis plutôt quel bonheur!

— Ah!... il faut dire?... tiens! pourtant.....

— Comme cela, Gabriel, madame Clerval sera assez bonne pour nous prier

de bien vouloir monter la table dans sa mansarde, qui est spacieuse comparative-ment, et qui a un cabinet de débarras... Comprends-tu?... C'est un service qu'elle nous rendra; un véritable service!

— Comme ça se trouve! Nous mettrons dans la loge, pendant notre absence, madame Foinville, notre obligeante voisine du numéro en face.

CHAPITRE III

Le repas.

Les murailles de la mansarde semblaient avoir oublié les misères qu'elles abritaient. Jamais le soleil, alors rendu au plus haut de sa course, n'avait lancé de plus gais rayons sur le carrelage jadis rouge. La cheminée ouvrait sa large bouche avec un prodigieux étonnement, et le vieux réveille-matin avait l'air d'un gros œil curieux s'avancant sur le bord du manteau de la cheminée, pour voir ce qui se passait au-dessous de lui.

Une imposante marmite bourdonnait, en lançant des jets de vapeur embaumée! Une rôtissoire brillante s'étalait devant le feu, avec le sans-gêne de quelqu'un qui connaît son importance.

Au centre de la mansarde se voyait une grande table ronde recouverte d'une nappe d'une éblouissante blancheur, sur laquelle étaient installés tous les objets nécessaires à un repas, ainsi qu'un magnifique bouquet.

Les bons concierges n'avaient pas fait les choses à demi.

Madame Bobillard surveillait le diner, tournant de temps en temps le gigot, soulevant le couvercle de la marmite et activant le feu.

Bobillard enlevait avec précaution quelques bouteilles douillettement couchées

dans un grand panier rempli de paille, et les mettait debout l'une contre l'autre, le long de la muraille.

Julien, qui avait obtenu congé pour la journée, allait de l'un à l'autre des concierges, dans le but de se rendre utile.

Madame Clerval habillait sa petite fille, pour laquelle M. Bobillard avait apporté une chaise rembourrée.

Quant à Dagobert, il s'était nonchalamment étendu dans un rayon de soleil et regardait, d'un air méditatif, ce qui se passait autour de lui.

— Maman, dit la petite Émilie, vois donc ces fleurs comme elles sentent bon! Tiens, en voilà plusieurs que je reconnais; il y en avait de pareilles dans le jardin où je me promenais hier pendant mon rêve.

— Gabriel, interrompit madame Bobillard, tu pourras te vanter d'avoir fait un bien agréable repas d'anniversaire de naissance! Songe donc un peu? si nous étions restés dans notre affreuse loge, qui est grande comme une boîte à chapeau et noire comme un sac à charbon.

— Choux blanc!... Angélique, comme tu dis, tandis qu'ici il y a du soleil, de l'air, de l'espace; on voit, sur le ciel bleu, les petits oiseaux qui voguent avec lenteur; on voit de jolis nuages blancs voltiger en chantant, parmi les cheminées du voisinage.

— Mais, mon pauvre Gabriel, ce n'est pas cela que tu veux dire...

— Ah oui! ah non! ce sont les nuages qui... les petits oiseaux que... enfin, tu comprends; cela suffit. Mais, toujours est-il que c'est grâce à notre chère locataire, madame Clerval, que nous sommes si agréablement.

— Je vous en prie, monsieur Bobillard, dit la fleuriste, ne me parlez plus de cela. C'est à moi qu'incombe toute la reconnaissance!... Vous venez de faire de ma man-

sarde un véritable paradis, dont la vue fait revivre ma petite Émilie, regardez ! Ses joues paraissent vouloir reprendre les couleurs de la vie ! Allez ! chers amis ! je comprends toute l'étendue de votre délicatesse, toute la bonté de vos cœurs !

— Par exemple, madame, fit Bobillard, je vous assure...

— A table !... interrompit la concierge.

— A table ! à table ! s'écria Émilie, dont la voix semblait avoir recouvré un peu de force pour prononcer ces mots.

Madame Bobillard servit alors le potage et le concierge apporta deux bouteilles qu'il venait de déboucher avec soin.

Madame Clerval, aidée de Julien, installa la malade sur la chaise qui lui était réservée ; puis, elle-même s'assit près de la fillette pour la surveiller, car il fallait qu'elle mangeât bien peu, attendu que son chétif estomac avait longtemps souffert, faute de nourriture assez abondante et fortifiante.

Après lui avoir fait boire quelques gorgées de bouillon, sa mère lui versa un peu de vin de Bordeaux.

La concierge coupa une petite et légère tranche de mouton saignant, qu'elle présentait en souriant à la malade.

La pauvre enfant était si heureuse qu'elle buvait et mangeait, sans dire un seul mot, sans jeter un regard autour d'elle.

— Choux blanc !... murmura le concierge à l'oreille de sa femme, ça fait plaisir ! mais la soupe était diablement poivrée !

Et Gabriel Bobillard, ayant tiré son mouchoir, se moucha bruyamment.

Madame Bobillard regarda son mari et comprit.

— Quel beau soleil ! dit-elle, pour changer le cours des pensées de ce dernier.

— En effet, ma femme, comme tu dis ! il fait bien plus clair que si le temps était couvert. Cependant, si la fenêtre était plus grande, il ferait peut-être encore plus clair !

Dagobert venait de s'approcher de sa petite maîtresse, et la regardait en dressant les oreilles.

L'intelligent animal paraissait heureux du bonheur même de l'enfant. Ses yeux vifs et noirs brillaient en la regardant manger, et il passait et repassait souvent sa langue rose sur ses longues barbiches.

— Dagobert ! appela Julien.

Le barbet s'élança vers son maître.

— Tiens ! mon mignon, dit le jeune garçon en lui présentant une bouchée appétissante.

Dagobert s'assit sur son train de derrière, leva tour à tour ses pattes de devant en signe d'envie, et approcha son museau noir du morceau de viande. Mais il se ravisa aussitôt et s'éloigna à reculons, en dirigeant ses regards sur la petite fille.

« Pour Émilie, semblait-il vouloir dire. »

Et, comme triste de ne pouvoir parler, il poussa un petit gémissement et alla se coucher dans l'angle le plus reculé de la mansarde.

— L'étrange animal, dit madame Clerval qui avait remarqué le barbet, jamais il ne veut accepter une parcelle de nourriture.

— Dagobert... Dagobert... appela à son tour le concierge.

Le pauvre chien se leva vivement et s'approcha du petit homme.

— Tiens, fit celui-ci en présentant à Dagobert un joli morceau de rôti.

Alors le barbet vint se dresser contre le concierge, regarda sur la table, afin de s'assurer, sans doute, qu'il y avait autre chose pour ses maîtres, puis happa avidement ce que lui présentait Bobillard.

— Voyez donc, observa Julien, s'il a accepté ce que vous lui offriez, c'est parce que vous n'êtes pas son maître.

— Voilà un chien... murmura Bobillard comme se parlant à lui-même.

Nos cinq convives, jusqu'alors taciturnes, devinrent bientôt plus gais, à mesure que le repas avançait; de sorte qu'une fois arrivés au dessert la petite malade elle-même riait et babillait, parlant à tout le monde et n'écoulant personne.

Évidemment, le docteur avait raison, en disant qu'elle reviendrait rapidement à la vie, si on lui donnait des réconfortants.

— Je crois, dit Julien en se levant, que voilà le moment de boire à la santé de notre bon ami : A l'anniversaire de naissance de monsieur Bobillard !

— Cher monsieur, ajouta la fleuriste, ai-je besoin de vous dire les souhaits que je forme pour votre bonheur et pour celui des vôtres ?...

— Madame Clerval, interrompit le concierge en se levant, pourquoi parler de cela ? Choux blanc, le bonheur ! c'est vous qui l'avez donné, après Dieu ! Nous ne l'oublierons jamais, ma femme et moi.

— Petite maman, s'écria Émilie, donne-moi un peu de vin, je veux boire à la santé de monsieur Bobillard.

— Chère mignonne ! fit le concierge avec attendrissement.

Ici, il fut interrompu par quelque chose de tiède qui passa et repassa sur sa main gauche.

C'était Dagobert qui, lui aussi, souhaitait une heureuse cinquante-sixième année au petit homme.

Tout le monde but de bon cœur.

— Madame Clerval, dit ensuite la concierge, comme il fait un temps superbe, je vous offre une promenade au jardin du Luxembourg. Le soleil et le grand air nous feront du bien à tous.

— Je vous remercie mille fois, répondit la fleuriste, mais ma petite fille ne peut marcher. Elle est si faible ! et moi je n'ai pas la force de la porter.

— Si ! si ! nous irons nous promener. Ce serait vraiment dommage de ne pas profiter d'un si joli temps. Mais cette mignonne petite Émilie ne marchera pas ; je me fais un véritable bonheur de la porter ; et puis, vous verrez ! le grand air lui fera tant de bien ! elle s'essayera à marcher.

La fleuriste voulut parler, mais Bobillard ne lui en laissa pas le loisir.

— Croyez ma femme, dit-il avec vivacité, le grand air fera du bien à votre mignonne ; le docteur a même dû commander cela.

— Chers amis ! murmura la pauvre mère vaincue, que vous êtes bons !

CHAPITRE IV

Aventures de Dagobert.

Deux jours s'écoulèrent.

Les restes du dîner d'anniversaire duraient encore ; mais Dagobert, selon son habitude, se gardait bien de manger une miette de nourriture. Aussi le pauvre animal commençait à souffrir.

Le brave et étrange chien se leva du coin où il était couché, alla caresser sa petite maîtresse, s'approcha de la fleuriste, lui lécha les mains, et, après avoir reçu quelques caresses, se dirigea vers la porte entr'ouverte, jeta un long regard sur la mansarde et sortit en poussant un gémissement.

Il descendit l'escalier, enfila le corridor et se trouva dans la rue. Là, il s'arrêta un instant et promena un regard scrutateur sur la bordure du trottoir. Mais il était plus tard qu'il ne l'avait supposé, les balayeurs avaient fait leur tournée. Toutes les boîtes contenant les débris des cuisines étaient vides.

Dagobert baissa la tête. Toutefois il ne perdit pas entièrement courage. Il tourna à gauche, huma l'air, regarda les maisons pour s'orienter et se mit rapidement en marche. Souvent le pauvre chien côtoyait un boucherie ou un magasin de comestibles, ou encore une charcuterie; alors ses narines se dilataient et son maigre corps tressaillait, mais il ne s'arrêtait pas et détournait les yeux avec résignation.

Dagobert n'était pas voleur.

Chemin faisant, il rencontra une vieille dame portant un panier et traînant à sa suite un affreux chien à poil ras, à pattes torses, à mâchoire difforme et au corps si gros qu'il paraissait sur le point d'éclater.

Cette affreuse bête était ce que l'on appelle une boule.

L'intelligent barbet le regarda avec un juste mépris, et en pensant philosophiquement que si ce chien était malade, comme il en avait l'air, c'était par suite d'indigestions incessantes, tandis que lui-même, pauvre malheureux, s'il éprouvait quelquefois des moments de faiblesse, c'était faute de nourriture.

Dagobert, surmontant héroïquement ses crampes d'estomac, se redressa fièrement, prit le haut du trottoir et passa avec un air altier.

Le barbet marchait bon pas.

Bientôt il arriva devant un marché regorgeant de denrées de toutes sortes. Il y entra sans hésitation. Ses yeux et son odorat enchantés prenaient plaisir à voir et à sentir les belles et bonnes choses entassées en ce lieu.

— « Hélas!... pensait-il, et dire que mes chers maîtres n'ont rien de tout cela! »

Dagobert se promenait déjà depuis longtemps dans le marché, lorsqu'il aperçut tout à coup l'affreux chien qu'il venait de côtoyer dans la rue. Sa maîtresse le traînait

toujours avec un courage et une patience dignes d'éloges.

Le barbet eut un geste de mépris et voulut rebrousser chemin. Toutefois il se ravisa et regarda encore le boule de travers.

La maîtresse, ou plutôt l'esclave du vilain boule, s'arrêta devant un étalage de volailles. Elle promena ses regards sur les oies, les canards, les dindes et les poulets. Bientôt elle parut se décider.

— Combien ce poulet? demanda-t-elle.

— Cinq francs, répondit le marchand. Vous en serez contente; c'est un véritable manger de prince!

La dame tourna et retourna la volaille, après quoi elle se pencha vers son chien, et, d'un accent des plus doux :

— Chéri! murmura-t-elle avec un sourire, qu'en penses-tu? cela te plaît-il? n'aimerais-tu pas mieux que je prisse deux beaux pigeons gras et tendres?

Chéri répondit par un sourd grognement.

— Je vois, Chéri, que tu n'es pas encore bien décidé, nous repasserons dans quelques instants.

La dame et le boule s'éloignèrent.

Mais cette première ne s'aperçut pas que, en tournant et retournant le poulet, elle avait lâché le lacet rose correspondant au collier du chien.

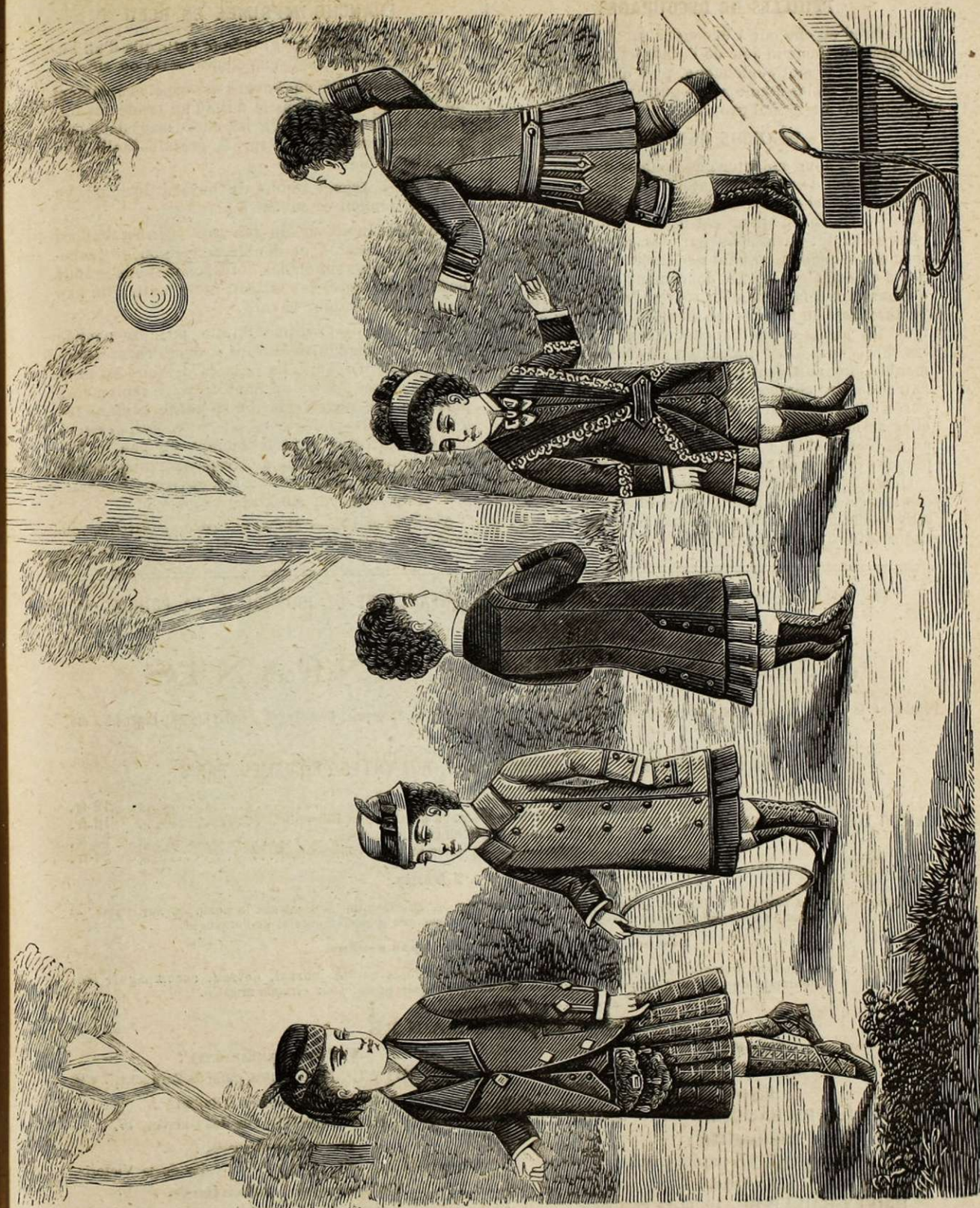
Celui-ci, se trouvant tout à coup libre, se faufila sournoisement dans la stalle de la marchande, empoigna un superbe pigeon et se mit à fuir dans la direction opposée à celle que suivait sa maîtresse.

La marchande le vit.

— Au voleur! s'écria-t-elle, arrêtez-le.

WILFRID PAGART.

(La suite au prochain numéro.)



FEUILLES DE DECOUPAGES

Lettres en couleur à découper sur les lignes de séparation, pour le jeu de l'*alphabet*, avec lequel on forme un mot quelconque, puis on brouille les cartons et on les donne à une autre personne pour qu'elle devine le mot proposé.

PLANCHE ANNEXE

Modèles pour exécuter des meubles de poupées, en imitation de chêne sculpté, avec des branches de sapin fraîchement cueillies et des petites épingles. — On choisit pour cet usage de jolies branches de sapin, terminées par des bourgeons qui forment ornement en haut des montants. Avec le dos d'un canif on gratte doucement ces branches de manière à faire tomber toutes les aiguillettes vertes, mais en ménageant bien l'écorce ainsi que tous les picots de la branche. Ensuite on coupe les morceaux à la dimension désirable pour le meuble que l'on veut exécuter, en se servant de notre dessin comme modèle pour la manière de poser les branches, qui se rallient toutes entre elles au moyen de petites épingles enfoncées avec un dé bien solide à son doigt, afin de ne pas se piquer; car il faut mettre beaucoup d'épingles.

Outre les meubles de poupées on fait aussi avec ces branches de sapin, et de la même manière, de jolis cache-pots pour salle à manger; puis quantité d'autres objets de fantaisie.

PLANCHE IMPRIMÉE EN BLEU

N° 1. — Dessin en grandeur naturelle d'un buvard à exécuter, soit en velours, satin ou cuir.

Le second côté du buvard est orné simplement de la grecque, et dans le milieu on brode les initiales de la personne, en les choisissant dans l'alphabet vénitien donné sur la grande feuille des modèles.

N° 2. — Aspect réduit du buvard terminé, vu extérieurement et ouvert à plat.

N° 3. — Intérieur du buvard. — Il est d'abord garni d'un carton et doublé de soie ou de cachemire; ensuite, sur un des côtés, on met une grande poche pour serrer les lettres, et au milieu on fixe un cahier de papier buvard.

N°s 4 à 7. — Costume fillette pour la poupée
N° 4. — Corsage plissé devant et derrière, et monté à une pièce d'épaule. La jupe de dessous est unie dans le bas et plissée du haut derrière seulement, puis elle est recouverte d'une petite tunique légèrement plissée des côtés et complétée derrière par un lé droit relevé en bouffant un peu, et qui forme le dos de la tunique. Nous ne donnons pas le patron de ce lé droit; il a environ 35 centimètres de longueur sur 20 de large.

N°s 8, 9 et 10. — Manteau *cache-poussière*, ou pardessus de voyage pour cette même poupée.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and C^s, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{es} JANINI y C^a, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.